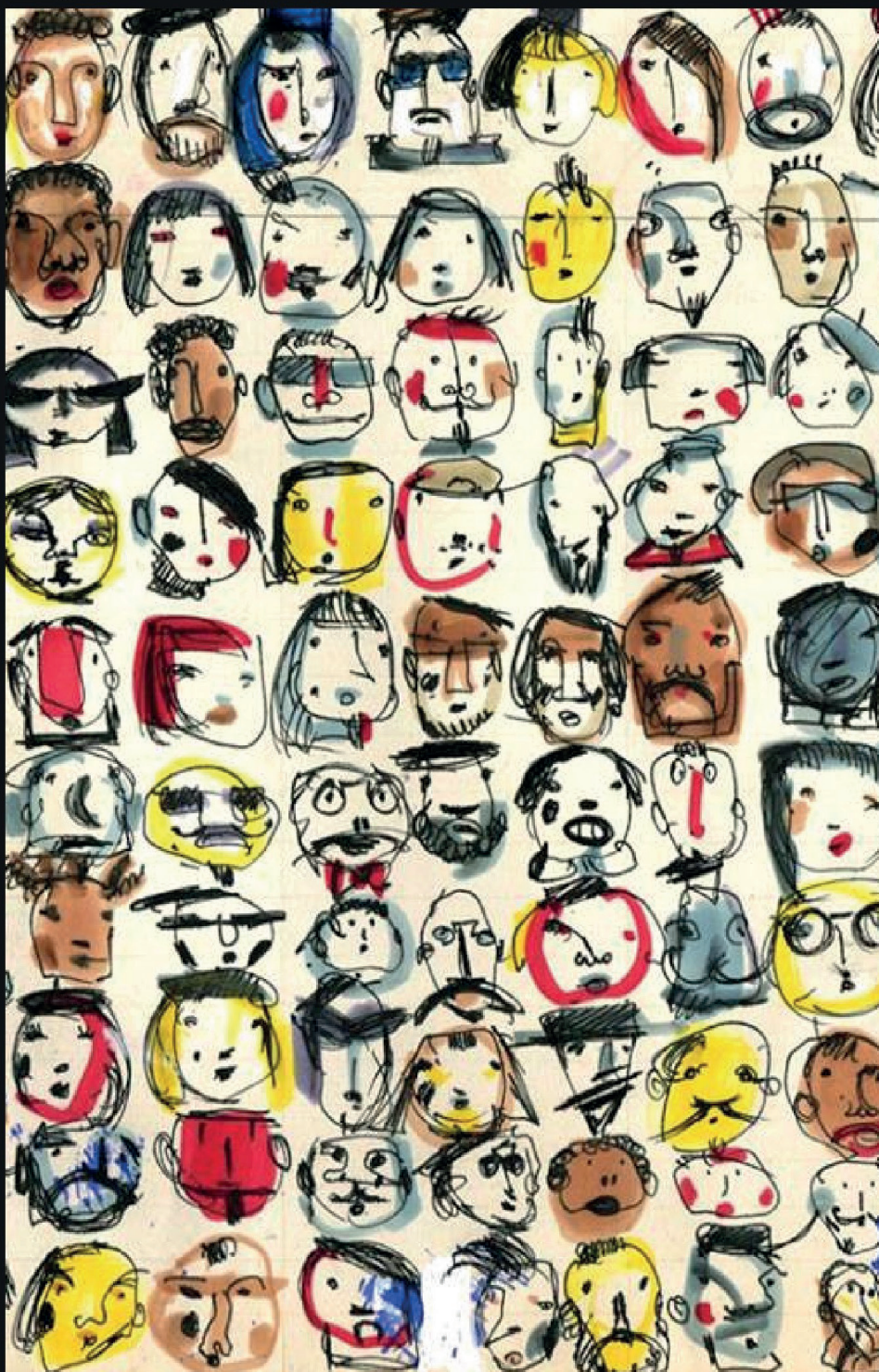


L'Homme long #1

la poésie t'augmente



SOMMAIRE

de la version papier

Scruter

JEAN-YVES GUIGOT

Créer

ANNE BARBUSSE

JACQUES CAUDA

JEAN-CHRISTOPHE BELLEVEAUX

CYRIL HABIBALLAH

GEORGES THIERY

MIGUEL ÁNGEL REAL

OLIVIER BASTIDE

PHILIPPE PICHON

PAT RYCKEWAERT

JEROME CARBILLET

RICHARD ROOS WEIL

Partager

DOMINIQUE BOUDOU

PHILIPPE BOURET

REGIS NIVELLE

JACQUES SICARD

Image de couverture : Jacques Cauda

Image de quatrième de couverture : Sylvie Coupé-Thouron

Avant-propos

Par
Jean-Claude Goiri

c'est en approchant, et seulement en approchant, cran
après cran, du cœur de l'oignon, ce cœur tramé de lacis
de germes exomorphes, c'est donc en l'approchant seu-
lement que le couteau appelle aux larmes, bien avant de
toucher au but

**Ce mouvement de l'intime s'évadant de la prison d'une
fonctionnalité imposée par une culture de l'outil :**

la poésie.

L'appel des émulsions auquel répond le poète pour re-
couvrir nos choses urbaines d'un voile de légèreté qui
ne s'oppose plus alors à la profondeur, mais qui, au
contraire, s'en habille comme notre solitude s'habille
de multitudes.



la poésie t'augmente

L'Homme long

Scruter

Jos Garnier,

L'essence d'une écriture de la nécessité

par

JEAN-YVES GUIGOT

« Qu'est-ce qu'un poète ? Un homme malheureux qui enferme en son cœur de profonds tourments mais dont les lèvres sont ainsi faites que le soupir et le cri, au moment où ils en déferlent, résonnent comme une belle musique. (...) Et les hommes s'attourent autour du poète et lui disent : « Remets-toi à chanter » ; c'est-à-dire : « Que de nouvelles souffrances martyrisent ton âme et que tes lèvres restent comme elles sont, car ton cri ne ferait que nous angoisser, tandis que la musique, elle, est délicieuse¹. »

Kierkegaard.

1 Œuvres Complètes de Kierkegaard, *Ou bien... ou bien*, « DIAPSALMATA », Éditions Gallimard, 2018, Bibliothèque de la Pléiade, t. I, textes traduits, présentés et annotés par Régis Boyer, avec la collaboration de Michel Forget, page 21.

« Parmi la cohorte de ceux qui écrivent des poèmes, les poètes sont très rares². »

Alain Jouffroy

« l'inconsolable du pourquoi »

Jos Garnier, *Anamorphose*.

La poésie de Jos Garnier³ se caractérise par une double exigence. D'une part, nous allons le voir ci-après, celle du style d'une féroce originalité, d'une authenticité qui s'unifie à la dureté de la pensée qui s'y dit. D'autre part, il revient au lecteur de s'investir corps et âme, souffle et esprit, dans le rythme du phrasé de Jos Garnier. Cette poétesse nous fait entrer dans une expérience existentielle rare, celle de la douleur insoutenable et de l'absolue absurdité de notre être au monde, mais sans que jamais misérabilisme ni nihilisme ne viennent en polluer le propos.

Cette profondeur du sentiment et de l'idée est rendue sensible au moyen d'un style disloqué comme l'est cet ensemble organique que constitue un être humain. Or – mais n'en est-il pas ainsi pour chaque vrai poète ? – nous nous devons de mériter la profondeur, la force, l'énergie qui relèvent de la poésie de Jos Garnier. Pour paraphraser l'André Breton du *Revolver à cheveux blancs*, la lumière de son œuvre « n'est pas don mais par excellence objet de conquête⁴. »

2 *Clair de terre*, Préface d'Alain Jouffroy : « Introduction au génie d'André Breton », p. 9, Gallimard, collection Poésie, NRF, 1^{er} dépôt légal : septembre 1966 ; pour cette édition janvier 1994.

3 Voici les quatre recueils de Jos Garnier sur lesquels repose cette étude : *Vertige*, éd. Tarmac, septembre 2018, *Oscilloscope*, éd. Tarmac, juin 2024, *Ultima Thulé*, éd. Tarmac, mars 2025 et *Anamorphose*, PhB éditions, avril 2025.

4 *Clair de terre*, Éditions Gallimard, NRF, 1966, P. 99.

Le poème comme source de la philosophie

Nous savons depuis les Présocratiques, et cela, depuis, n'a jamais cessé d'être, que la grande poésie s'élève au niveau de la plus haute philosophie. Pour nous focaliser sur le XX^e siècle, la plume d'Antonin Artaud, nourrie des souffrances vécues inlassablement tant dans l'âme que dans le corps, fera fleurir le verbe de la cruauté – et amènera Gilles Deleuze à philosopher. Dans un registre très différent, mais tout aussi puissant, René Char ranimera l'esprit de la sagesse des Antiques et entamera un dialogue avec les penseurs de son époque. Nous en sommes très proches également avec Jos Garnier chez qui chaque poème est une mise en abyme de la plume écrivant sous la dictée de la douleur, retraçant les soubresauts, l'essoufflement, la hargne et l'effroi.

Nombreuses sont les questions fondamentales que Jos Garnier interroge dans ses recueils. Or, ces derniers retravaillent sans cesse de l'intérieur les thèmes qui hantent les pages. Leurs reprises font l'effet de vagues qui précisent, fixent, ou remettent en question les angoisses, tourments, pertes ressentis au plus profond de l'âme. Lire *Oscilloscope* ou *Vertige* est entrer dans un espace vivant d'expérimentations, où les vers ou lignes respirent, déploient ou rétractent le ressenti à l'égard du monde.

Un style de la cruauté

C'est pourquoi, pour quiconque découvre ses textes, une « accoutumance » est nécessaire. À l'image des poèmes d'Apollinaire ou des œuvres d'Héraclite, nous devons sentir intérieurement la souffrante harmonie, vivre les phrases, les intégrer en nous-mêmes pour les rythmer, les scander, et repartir d'elles-mêmes pour les comprendre, au sens où l'entendait Paul Claudel. Alors, depuis les profondeurs du dire de la poétesse, une forme d'élan nous soulève, nous emporte. En effet, elle plonge dans sa propre expérience totale et en extrait cette vaste aventure du vécu humain.



Le corps, organon de la pensée

Nous aimerions terminer cette trop brève étude de la poésie de Jos Garnier en évoquant le poème 18 (qui prolonge le 17 dans son propos). L'histoire personnelle s'y unit à l'Universel de façon implicite – nous ne sommes pas dans la philosophie – et nous décrit superbement comment, pour la nature humaine, les organes y deviennent le moyen de la saisie de la pensée. Chaque émotion ressentie s'y fait tout à la fois vécu intense de la poétesse et expression de l'humaine condition depuis les origines. Ce poème s'élève à la métaphysique sans pour autant quitter un seul instant la sensation corporelle. Ces lignes relèvent du nectar, au point qu'il me prend l'envie de citer ce poème en entier : « *au réveil après de courtes incursions dans le noir sommeil la pensée revient se fige un instant sur l'estomac puis remonte les parois et vient se cogner sur les dents je la retiens contre ma langue refuse d'ouvrir les lèvres qui s'arracheraient sûrement sous la déflagration du cri le premier cri de l'homme venu sur terre se perdre sur cette croûte désolée aride sèche où seul le danger est présent et les larmes le chagrin la douleur et la commune solitude pour ceux qui ont tout perdu les bras vides plus rien ne sort à part les excréments qu'on a déjà ravalés et l'odeur fétide du corps qui se décompose on connaît l'odeur aussi on a tout connu de l'horreur on a vécu une vie pleine un arc de cercle bien dessiné du berceau à la presque mort puisqu'il faut encore être là dans sa boue surnageant au-dessus des débris de sa vie qui s'engloutiront dans la mémoire des siècles de l'ombre⁵ ».*

Je défie le lecteur qui commencerait la lecture de ce poème de ne pas souhaiter le lire jusqu'à la fin...

5 *Vertige*, p. 56.

...

Créer

Avec la luzerne on nourrit les bêtes de l'avenir

Les avis d'obsèques fictionnalisent la chair des remords et j'ai mangé
mes pleurs pour ne pas recracher l'existence

Les enfants sans mistral perpétuent la malédiction mais ils ne savent
pas qu'une tête tranchée ne résout pas les contradictions

Lorsque la vie s'accroche dans les corps elle y met un art
imputrescible

Il y a toujours une chambre dans la maison pour les amis en
perdition et pour la lumière

Le jardin désire la graine il boit la pluie et la terre obtempère

La similitude de nos choix et des plantes est une résurgence
consciente la fonctionnalité de la peine c'est pourquoi il y a toujours
un tilleul au bord de nos yeux

Une averse réenclenche le réel et le café du matin engendre des textes

Les forêts ont des désirs germinatifs et les hôpitaux blanchissent les
corps sans paroles

Demain nous aurons évalué la possibilité de créer comme on se noie
demain et tous les autres jours

Les pruneliers de mars ou les luzernes de juin c'est la même histoire

Ça continue sans exploit c'est une petite campagne lumineuse ça
autorise le cycle et la gageure

C'est une croyance fauchée un oxymore dans la douleur
l'accouchement des rivières vivantes

C'est un fait on ne suicidera jamais le jour sans notre accord

On écrira un texte-brûlure on urgentisera la musique on passera à
travers champs jusqu'aux rivières jusqu'aux échancrures bleues des
phrases jusqu'aux résiliences-forêts

Le ruisseau de Saint Bachi connais-tu

Les herbes vertes ce n'est plus de la douleur

Les enfants sans mistral ne parlent pas ils nous questionnent et puis

s'en vont

Si on annonce la mort par sms sans parler la souffrance du monde on
n'activera pas la résurgence des matières-terres

Les hommes ont ponctué les nuits ravagées mais sur facebook il n'y a
plus rien à voir

Le monde frappe l'exactitude de nos mots

La mer la rivière c'est une énigme de la sérotonine et de la dopamine
c'est l'histoire de l'humanité à califourchon sur la mort

As-tu perdu le sens infini de nos regards

Aucun destin ne préjuge des prés fauchés et des vasques d'eau claire

Les amis ont enjambé les éclaboussures de lune

Le monde nous aime il me l'a dit

Parfois on doit nager jusqu'aux bouées les plus lointaines pour être
ciel

Les structures superficielles de la conscience nous empêchent de
parler mais jamais d'écrire

Nous avons des oiseaux dans la gorge

Demain on réactive le vent on engrange la forêt on est vision vivante

Après cela n'existe pas

Les enfants sans mistral (extraits), Anne Barbusse

Nous sommes de toute lettre avec vous

Vêtue de brocatelle à l'abri des étrivières voici

Une pensée mortelle comme une lettre de

Derrière

Cause de terribles beautés

À la limite cette lettre-pensée fuite par le bout

C'est la langue quand cela est

Aussitôt l'inconnu diffère et le proche manque aussitôt

Puis viennent les sèves ornementales (*fairy* disait Rimbaud)

C'est donc le jour du jour mat avec un centre évidé

La lettre l'appelle le *pas encore* mais doux si doux neigés

Pour dire qu'elle est gorgée de poison vital

Coiffée par brassées de clarté

L'air et le rêve fraîchissent à portée d'aiguille peut-être

Férial qui sait ? dans le brouillard du palais où l'humide

Le dispute aux musiques rose et chair brandies fols bouquets

Souffle ô palmes et franchises premières est-ce cela entre

Elle et son Autre ?

Tandis que l'Esprit se prend au jeu des figements bleu-sentine

Le dire décorpore l'écrire : faudrait-il alors raturer le

Mot pour le mot et dispenser l'immoral au cœur des oreilles ?

Oui ! la bouche sera celle qui dira la surprise et la peur éternelle

(L'œil furieux par ailleurs !)

Enfin multipliée la Fée s'ombreporte jusqu'aux pierres qui la

Jouent à *pilpoul* et face autrement

Car nous sommes de toute lettre avec vous c'est-à-dire du corps

Un corps qu'on imagine plein de membres pensants (Pascal, *pensée*
403)...

Les longs parcours
À ce que retiennent mes sens
C'est l'absence qui me secoue
Et ta fine larme à l'œil
La nuée ardente approche de mon refuge
Je vois l'embrasement partout
La dispersion
Les directions qui se perdent
La fin de tout ce qui se meut
Sur de larges périmètres
Ne pas regarder à la fenêtre.

C'est l'horreur absolue
À te voir
Je sais que tout s'éteint
Je n'avais plus mis la plume dans l'encrier
Et tout s'allume
La rigueur des temps amoindrit chaque être
Chaque fine parcelle de divin
Je m'éclipse le long des routes

Tout se sait

Tout meurt

Et voilà le printemps qui revient.

Avant que je ne meure

Je voulais dire combien m'est cher

Ce qui près du cœur

Est caché

Les murmures du voisinage

Et la fin de l'été.

La crainte noire de parler du ventre de ma mère, puits secret, nature qui n'admet aucune métaphore. Noix desséchée que la mort nourrit de son oubli à lente maturation. Où est mon cordon ombilical pour montrer une quelconque vérité, qui prouverait que l'origine est bien plus qu'un vœu ? Chemin de vie sans issue, comme une question incessamment fleurie, point d'un cosmos en devenir mais qui hésite à avoir existé : cette poussière d'étoiles rendue consciente, je ne veux pas en parler, et pour me rendre libre de tout passé, je ne sais que reconnaître l'existence d'une âme qui, sans vociférer, aspire à être une braise acide et éternelle, dans le va-et-vient des croyances refusées mais tangibles.

##

La lumière regrettée est une vérité qui se cache et qui provoque le spleen qui rend moins noble le temps passé à se lamenter. Je dois évoquer la grisaille comme une parole qui fuit les temples et l'ombre comme une peau nouvelle face à la lumineuse jeunesse. Et pourquoi se retrancher, pourquoi ne pas admettre le syncrétisme du soleil et de l'orage devant lequel nous resterons sans défense : le verbe est souvenir, le souvenir est abîme et source, et la source éclate et verse, comme une lave qui a perdu son mordant, le flot qui mène nos bagages vers un espoir à découvrir dans nos journées de doute.

##

Une prière vaine pour les mêmes paysages -les ponts, les jardins qui bordent la rivière- pour une enfance effacée qui n'a plus de langage à construire. Alors on s'invente, on veut créer une parole qui ne soit que passée, douce et nonchalante incantation inutile. Ce n'est plus de l'espoir, c'est le prix pour définir la mémoire qui blanchit chaque page et distille une encre promise au déluge. Cosmos rempli de vide : destinée que l'on accepte ou qui nous lacère.

Pratique de la traversée

Premier élan

J'ai conscience depuis longtemps d'être absolument un temps qui grandissant et se mémorisant se rétrécit confusément jusqu'à faire s'entrechoquer les osselets de la récré et mes lunettes de presbyte.

C'est une traversée fort simple car son embarcadère et son débarcadère sont des lieux bien communs la naissance et la mort.

Et comme il faut l'oublier premier souci d'un bon marin je conçois la primauté des élégances l'embrun joyeux des espérances toujours si proches de leur fin.

Deuxième élan

J'ai vu une vieille femme ratatinée repliée vers ses mains jambes croisées sur le trottoir au centre d'un amas domestique parlant déblatérant tranquillement.

J'ai vu à mon retour cette vieille femme se lavant les dents à une fontaine proche du trottoir.

Je suis passé.

Troisième élan

Enfin je suis marin mes pieds sur le pont d'un bateau ma tête vers l'horizon

Marin de hautes eaux belle ciguë et traits d'esprit

Pareillement déçu des luttes ouvrières et des rillettes d'oie

Je m'appuie sûrement contre le bastingage ne pipe mot attends demain comme prélude aux souvenirs

Semaine

Lundi

Le vent s'engouffre où il le veut et moi impénitent je m'en fous

Mardi

L'heure est brève au lever je m'en vais aussitôt l'œil crevé de soleil

Mercredi

Il me faudrait convaincre dieu du bien-fondé de mes requêtes

L'entraîner à me dire son absolue admiration

Jeudi

Le temps bientôt tire à sa fin les joyeux assassins attendront bien dimanche

Vendredi

C'est jour de marché dans mon pays pas de banjo pas de guitare le doux et le piquant d'épices

Samedi

Nous voici presque sous le porche d'incertitude déjà frileux

Dimanche

Rien non rien tout identique à la veille et au lendemain

Les assassins ont fait long feu

Un dimanche

Je me suis réveillé au milieu de la nuit. Comme le sommeil ne revenait pas, je suis sorti et j'ai marché en ville. Puis je me suis assis sur un muret de pierre. J'y suis resté longtemps et j'ai repris la route.

Quand je me suis recouché, je crois qu'elle dormait toujours. Elle émettait quelquefois de petits gémissements. Je ne me suis pas rendormi. Plus tard, elle a dit quelque chose, je suis sorti.

Il pleuvait. J'ai finalement pris le volant. J'ai roulé sur l'auto-route en direction de Lille. Mais quand les premiers champs sont apparus, j'ai fait demi-tour et j'ai emprunté la première sortie qui se présentait.

La route de desserte menait vers une zone d'activités commerciales. Je me suis garé devant un bâtiment de verre. C'était un complexe de boutiques de déstockage. Le parking était encore vide. Les portes coulissantes sont restées closes. Il était trop tôt. D'autres personnes sont arrivées, je suis retourné dans ma voiture. De l'autre côté de la route, il y avait un hypermarché qui ressemblait à une boîte en carton. Quand l'heure est venue, j'y suis allé. Dans le hall d'entrée, un agent de sécurité m'a informé que les boutiques étaient fermées le dimanche et que seule l'aire de loisirs était ouverte au public. Je suis retourné dans ma voiture. Je me suis rongé les ongles et j'ai repris la route.

Quand les arbres se sont faits plus nombreux, annonçant le début de l'espace périurbain, je me suis arrêté sans tarder. J'ai fait un tour dans un magasin de vêtements, où j'ai essayé des chemises d'été 100 % lin. J'ai tout laissé en vrac dans la cabine d'essayage et j'ai fini dans un McDonald's.

Aux bornes automatiques, une femme corpulente a dit : « Après tout, c'est dimanche ! », en touchant l'écran. Je ne savais pas à qui elle s'adressait. Il y avait un homme et un enfant près d'elle. J'ai choisi un café allongé avant de m'installer en salle. Les haut-parleurs diffusaient de la musique actuelle. J'ai fait glisser le bout de ma langue entre mes incisives inférieures. Puis un agent polyvalent a posé la boisson chaude sur la table. Je n'y ai pas touché.

Sur le parking, il pleuvait toujours. L'air avait un parfum tourbé. Ma voiture ne s'ouvrait pas. En voyant un sweat-shirt sur le siège passager, j'ai compris que ce n'était pas la mienne.

En face du fast-food, il y avait un magasin spécialisé dans les canapés convertibles. C'était un hangar où l'on entreposait des articles invendus. J'ai choisi un modèle à ma taille et je m'y suis allongé. Personne n'est venu me voir. J'ai dormi un peu. Quand le soir est venu, quelqu'un m'a dit que le magasin allait fermer. J'ai répondu que je reviendrais sans doute un autre jour.

...

Partager

Les querencias du butineur

par

DOMINIQUE BOUDOU

Le mot « querencia » vient du verbe espagnol qui signifie aimer et vouloir. Lier volonté et amour dans toutes leurs dimensions ouvre bien des chemins à la pensée. Surtout quand elle est butineuse, de ci, de là, en haut, en bas, toujours dans le désir de connaître et de partager cette connaissance si instable soit-elle. Pour cette première parution de *L'homme long*, je choisis de présenter six recueils de poètes et poétesses qui expriment l'universelle fragilité de l'humain, laquelle, parfois, parvient à se transformer en force.

**Jean-Christophe Belleveaux, *Les lointains*,
éditions Fai fioc, 2023, 11 €**

Les lointains disent les terres perdues au bord des mers. De Bo Phut en Thaïlande où l'orage gronde sur les vagues à Puerto Barrios au Guatemala dont [les ornières sans réverbères] empestent la pisse et le poisson. L'auteur voyageur n'est pas un poète de carte postale, de beautés fallacieuses exhibées sur Instagram. Le froid qui pèse sur Istanbul et encrasse les poumons de l'arpenteur jusqu'au bout des fatigues ne supporterait pas les paillettes pixelisées. Mais les lointains y compris géographiques constituent-ils un éloignement de soi ? Danièle Sallenave écrit dans *Passages de l'Est* : « Les voyages ne devraient être que cela : non pas rendre familier ce qui est étranger, mais apprendre à maintenir étranger le familier le plus quotidien. » Une table par exemple. En dix-neuf prises rapides, Jean-Christophe Belleveaux tente d'en épuiser l'objet et le lieu. « Je grignote des morceaux de son existence / à la répéter / je l'affirme la supprime. » Comment saisir au plus près des mots les mouvements tout autour ? Qu'est-ce qui demeure ? Qu'est-ce qui disparaît des formes, des couleurs et des bruits ? Et qu'en est-il du soi si le carnet de l'auteur est un « puits... où sombrent les questions » ? La mémoire elle-même ne tient pas bien debout. Dans une longue et poignante prose intitulée 1958, l'auteur évoque l'année de sa naissance. L'usine où sa mère retournera dès que l'enfant aura paru. Les deux mille mètres carrés du jardin du père avec ses rangs de vigne pour la piquette annuelle. Et, de l'autre côté de l'océan, les combats acharnés d'un certain Guevara de la Serna dans l'espoir d'un monde meilleur. L'attente qui étreint le souffle des mots cependant que, « dans un fracas de silence », un cheval s'effondre sur le flanc. Ces commencements et ces fins-là, leur histoire impossible à assembler, puisque de tout ça on n'en sait pas plus que les oiseaux.

**Brigitte Giraud, *Toutes les nuits sont pleines de lunes*,
éditions Al Manar, 2024, 19 €**

Toutes les nuits sont pleines de lunes questionne les marges du réel, dans les petits riens du quotidien comme dans les étendues sidérales. « Comment dire la peur ? Le désir ? La beauté ? » Brigitte Giraud cite Beckett : « Les histoires sont peut-être mal racontées, exprès pour qu'on les comprenne. » La peur est un territoire sans contours dans le for intérieur. Les mots n'ont pas de prise sûre pour la dire. Il faudrait pouvoir rassembler « tous les silences d'où nous venons », faire la part des comblements et des effrois, embrassés / étouffés depuis les enfances. Mais « les limites s'effacent » quand la mémoire s'oublie. Et le désir chancelle à la recherche de son ancre. Désir de la mère en allée avec les étoiles un midi d'octobre. Désir de l'aimé qui veut croire au monde malgré ses « jambes de paille ». *Quid* alors de la beauté ? Elle est un mouvement, proche de la tristesse voire de l'angoisse. Les présences sont un peu absentes, pailletées d'ombres qui troublent le visible. Les étoiles se mettent à aboyer et la mer ne tient plus ses rivages quand « le vent navigue à vue ». La beauté est un paysage inachevable ; quelque chose toujours y manque... L'écriture de Brigitte Giraud alterne déplis brefs et déplis longs dont les vers parfois n'en finissent pas de durer dans un souffle proche de la prose. Elle souligne par des rejets suspendus ce qui hante. Elle navigue de « on » en « tu » et de « tu » en « on » sans faire la part des eaux claires et des eaux troubles. Et ce n'est qu'à la toute fin du livre, lorsque le rideau va tomber sur la scène du vivant où tout n'est que représentation, qu'elle adresse au lecteur un « je » piqueté d'anaphores presque légères. Mais comment fermer les yeux ? Il y a tant de lunes dans les profondeurs de la nuit. Qui racontent si mal les histoires... *Toutes les nuits sont pleines de lunes* est accompagné par des photographies de Véronique Lanycia qui invente des images « pour la poésie et la respiration ».

Cette chronique étant un butinage, amusons-nous maintenant

au jeu du collage transtextuel des sons et des sens qui émanent de ces substrats poétiques. Le lecteur découvrira comment ils se parlent ou se taisent, et, peut-être, devinera le nom de tel ou telle. Rien n'étant jamais figé dans le flux des langues pétrées par l'émotion, il pourra composer son propre collage. Puis un autre. Et encore un autre. Selon ce qui l'aura traversé, en lisant, en écrivant.

« dans le réveil encore les premières herbes de la bouche confondent l'**arbre** qui jaillit une longue **langue** de paille raconte un jus de pomme pressé dans le foin jusqu'au fond du ventre faire l'amour avec les **ombres** et les fantômes avec les flammes et le feu le sang et la cendre faire l'amour avec les mortes avec les morts et écouter le bruit de la terre qui monte y a-t-il dans la **langue** une région quiète, un rivage où s'étendre, le souffle délivré, le corps à l'air accordé j'épelle la peur, dans le trou qui ne commence ni ne finit, les mots font rempart le brouillard de l'orage se dissipe sous la lampe en li-
sière du silence, d'autres **ombres** apparaissent, avec en écho la déchirure du vent dans les **arbres** comme un nœud à défaire mères lointaines, hauts plateaux de tiges ployées, falaises blanches, embarcadères confus dans les embruns, quelque'un disparaissait sans cesse on essayait de pêcher des gardons avec un morceau de grillage dans un jardin et sa tranchée ouverte sur la rivière »



«Adressez-vous aux poètes !» (Sigmund Freud)

par

PHILIPPE BOURET

«Je suis le grand lièvre blanc dans la neige du cygne» Lord Tanjah.

Dessins de Lord Tanjah

Mes yeux se sont clos sur les dernières lettres de la dernière page du dernier livre du Lord. Ils ont patienté jusqu'à ce lendemain d'incertitude dans la pénombre de la chambre. In somnia, dans une longue métamorphose ils ont déposé dans la douleur tue leur mue en oripeau. La nuit engendre un nouveau regard désireux d'en savoir davantage. Je peux maintenant prendre langue avec l'écrivain et aller me mesurer à son humeur, peut-être à l'âpreté de sa voix sur le pavé de Paris.

Le Marché de la poésie en ce mois de juin accueille des éditeurs, des auteurs et des lecteurs de France, d'ailleurs et d'au-delà. Certains restent comme suspendus aux murs de feuilles volantes, aux reliures brochées, aux déclamations, aux cris et aux spectaculaires proférations en résonance sur le carreau de la place Saint-Sulpice. Ils déambulent

longuement, corps en présence qui se frôlent, se heurtent, se sentent, s'évitent, regards furtifs ou appuyés qui se respirent, se hument ou se pulmonent, langueur et patience dans les allées du verbe. Je suis en apnée dans les remous du bouillon de la langue.

Salué au passage amis et connaissances. Feuilleté recueils en recueillement nouvellement publiés, quelques écueils vifs et tranchants de poésie aussi – ceux que je préfère - félicité tel ou tel pour un texte, surpris par la glaçure de son astre nouveau. Fait un pas de côté devant quelques zélés *zéditeurs zimbus*.

Quelle écriture allait déclencher dans mon corps les messes basses volcaniques qui me bouleversent ?

Dans le jardin des dilettantes, des sérieux, des curieux, des extravagants et des anarchistes, j'ai posé le réceptacle du vent et la clepsydre des marais. Dans ce désert bruyant, j'ai attendu la vague.

Feuilleté des livres rares et chers, œuvres d'art suspendues aux doutes, aux branches de ma mémoire, étranges textes lus, émois et tremblements devant quelques lucioles pour éclairer ma nuit en attendant le sacrifice ultime du corps qui parle à l'autre. Livres rares, qui conversent en éloquence inattendue dans la langue qui ne sait pas. Un auteur, un dessinateur, un éditeur, un imprimeur, un relieur, complices de l'horloge patiente des siècles rivalisent

de talent. Homme et femmes vers l'accomplissement d'un objet hors norme. Werner Lambersy, le poète, l'ami cher, l'orpailleur de l'ombre m'avait initié à la contemplation de telles œuvres - quand nous flânions ensemble dans les cursives ténébreuses des lettres – et avait longuement offert à ma curiosité ces objets dont l'entièreté est élevée *a mano* à la dignité matérielle et au rayonnement spirituel d'un commun désir artistique partagé.

Rêverie attentive, nonchalance étirée comme une herbe au vent qui jouit de sa fragilité, et ouvre sa souplesse dans les allées résonantes de la grande conversation. Palabres, échanges critiques, rires, chagrins retenus peut-être (car les poètes aussi pleurent la nuit). Je traverse une pluie d'ailes colorées d'insectes vifs ou agonisants, certains beaux parleurs, d'autres taiseux déguisés en poètes maudits, pour toucher lentement à l'heure de mon rendez-vous. Serait-il possible de faire une fois de plus des trous dans le décor du monde ? Même si je me dis qu'il est bien tard.

Rencontre prévue avec l'écrivain-poète, avec Lord Tanjah et son corps qui m'est inconnu. Il est grand de dignité, l'homme aux longues jupes de métal et aux yeux de lointain qui dit « Lorsque je parle, exalté par la vie, je crée un monde que « Dieu » n'a pas prévu [...] Je suis un radeau flottant à la merci des vagues qui bientôt m'emportent vers le large, vers l'origine de l'océan qui ne fait qu'un avec le noyau noir de la parole laconique, la poésie incantatoire

des premiers états ».

Je m'offre en interlocuteur des dérangements à celui qui a glissé ses mots dans ma plaie, fiché sa voix entre les pavés de ma route, appelant mes trébuchements et laissant entrouvert le flanc de mon désir. Quelques mots, les derniers avant le séisme, échangés au débotté avec une marchande de fleurs avant de rejoindre celui que j'allais enfin découvrir. Je sais que je rencontre ce jour-là « un écrivain qui écrit » et remercie en passant devant le numéro 5, la Dame de la rue Saint Benoit.

À quel corps parlant vais-je avoir affaire ?

Quelle enveloppe creuse et résonante de vérité se présentera à moi ?

Quelle voix aussi à la parole nouée incisera le temps, d'une lame trempée au réel ? J'ai hâte d'apprendre la langue-Lord.

Des questions donnent encore l'assaut, textes incroyables de l'écrivain, plume de ce clochard céleste qui abandonne un fragment de son corps dans le bénitier du doute et plonge son pénis de verbe dans l'eau putride de la poésie quand il dit « Les mots bandent »



Mon écriture a un rapport avec l'incarnation par la voix. Elle prend sa véritable dimension dans la profération, voire l'imprécation. Elle peut aussi bien être lue mais elle prend une autre dimension quand elle est incarnée et mise en position dans l'espace. Elle a alors à ce moment-là un corps et une voix. Ce qui ne veut pas dire qu'on a affaire à un théâtre d'interprétation mais plutôt à un théâtre d'incarnation.

Lord Tanjah

Les mots : une irruption du réel

Lord Tanjah, c'est avant tout un homme qui aime les mots depuis l'âge de 13 ans. C'est lui qui le dit. Il épingle ce moment dans sa vie comme un évènement subjectif.

Que se passe-t-il en cette période de l'adolescence ?

Il se met à voir dans le langage « comme un monde en soi », monde en rupture avec sa vie ordinaire, un monde autre avec des lois qui lui sont propres. Voilà, une première « sensation » - un éprouvé dans le corps - qui s'est amplifiée au cours des années. C'est dans l'univers des mots que le jaillissement s'est produit, dans la constellation de la langue parlée. Pour Tanjah, ce moment est sismique, tectonique. C'est « l'irruption du réel au milieu des relations sociales auxquelles [il est] confronté ».

Il repère en un laps que « le royaume des mots » est régi par des lois singulières et découvre peu à peu qu'à travers la création littéraire, les mots deviennent des puissances, quasi divines à partir du moment où certains sont capable de les agencer les uns avec les autres et tentent de les articuler en suivant la courbe des lois qui président à leur assemblage.

Les mots sont des signes autonomes, puissants, qui renvoient à une réalité autre. Les mots nomment cette réalité. Une réalité ? Sa réalité ? La réalité ? Et poussent le jeune adolescent vers d'autres mots dans un écoulement sans fin. Pour Lord Tanjah, il n'y aurait alors que le mot Dieu qui ne renverrait à rien, un mot tout seul qui échapperait à la représentation et ne se bouclerait sur aucune signification. Puis le mot néant, plus tard, viendra y faire écho. L'écoulement incessant se produirait entre les deux et c'est

là que ça s'écirait.

À 12, 13 ans, ce ne sont pour lui que des intuitions, mais il perçoit très vite que ces mots, qu'il a côtoyés dans la vie relationnelle et qu'il rencontre maintenant dans la lecture et dans son écriture naissante ont une puissance insoupçonnée. Ce n'est pas lui qui va les chercher, ils s'imposent à l'adolescent dans une oralité vorace. Certes, un amour profond de la poésie était déjà présent mais les poètes lui apparaissaient comme des « demi-dieux », des hommes et des femmes capables de créer des mondes hors normes et extraordinaires, inatteignables et tout cela avec simplement les mots, ceux de la vie ordinaire, élevés à une puissance autre. Là, en se confrontant à sa propre écriture, c'est le mystère de la poésie et du langage, c'est la fascination de l'acte - quelques mots ou quelques phrases capables de créer un monde en totale rupture avec celui qu'il vivait au quotidien – qui s'emparent de son existence. Il prend conscience peu à peu, que l'écriture permet une rupture radicale avec le monde du langage courant, une fracture dans les échanges verbaux du quotidien. Il sait déjà qu'écrire est une brisure, une fracture dans son corps, une incision dans sa langue, mais il ne sait pas encore qu'il le sait.

Les années passent et ce lien à l'écriture ne cesse de croître, de s'expandre et d'occuper une place de plus en plus importante dans sa vie, aux côtés de la musique et du théâtre.

Pour Lord Tanjah, l'écriture est ce qui permet de toucher à une intensité qui va marquer les esprits, non sans lien avec un idéal certes. Il pense à Merleau-Ponty et à sa « Prose du monde ». L'acte littéraire est une manière de réordonner cette prose en la considérant comme une matière brute que l'écrivain va devoir façonner. L'acte d'écriture devient

alors un moment de tension, comme une « érection » au cours de laquelle il se produit dans la langue ce qui ne peut se manifester dans la parole courante même dans sa forme prosaïque.

Ce désir-là, profond, tenace, indélébile est apparu très tôt chez le sujet Tanjah sans qu'il le sache vraiment. Il a fallu des années et des années pour qu'il puisse, dans cette confrontation à la voix et à l'écriture - dans l'épreuve de la rencontre avec une puissance inconnue qui lui apparaît soudain - considérer l'acte d'écrire comme une mise en tension du langage qu'il n'avait jamais imaginée. L'écriture devient un dispositif qui crée une atmosphère de mystère et d'énigme capable de saisir le lecteur, de le capter, quasiment de l'hypnotiser. Le jeune écrivain est amené rapidement à faire un parallèle avec le cinéma et la musique – ces deux passions - dans lesquels certains réalisateurs ou compositeurs parviennent à créer un suspense, une attente, qui agissent comme une fascination sur le spectateur ou l'auditeur.



- Et le silence ?

- Le silence est un langage, il est un mot. Mais il ne faut pas croire que le néant muet serait un point aveugle qui habite chaque être.

- Est-ce que tu assimilerais le silence au point noir dont parle de Nerval ?

*[...] Un point noir est resté dans mon regard avide
Depuis, mêlée à tout comme un signe de deuil,
Partout, sur quelque endroit qui s'arrête mon œil,
Je la vois se poser aussi, la tache noire!*

- Le point aveugle est représentable, il questionne : qui étais-je avant d'être ? Le néant c'est le point irreprésentable en-deçà de la conception par les géniteurs. Le néant est pour moi le point d'appui de l'écriture, car il est ma hantise, comme le sont tous les éléments de ma vie qui m'échappent. Le silence on l'entend, le néant, c'est quand on n'entend plus rien. Le silence se récupère puisqu'il n'existe que parce qu'il y a du bruit, que parce qu'il y a des mots, que parce qu'il y a de la parole. Le néant, lui, est ir-récupérable.

• • •

Une bataille après l'autre (2025)

de Paul Thomas Anderson

par JACQUES SICARD

Prendre à la rigolade une affaire sérieuse est un coup bas qu'on lui donne. L'humour-cool de notre époque est alimenté de pourboires. Le principe d'avidité du rire. L'inverse de l'humour noir, l'humour blasphémateur de Charlie Hebdo, en France. La plaisanterie me révolse. Je prends en grippe tout plaisantin du stand-up. Et j'ai bien l'impression que le dernier film de Paul Thomas Anderson pousse à la rigolade sur le dos des nostalgiques de la clandestinité. Me faudra voir. Est-ce qu'il se demande comment on peut avoir la nostalgie d'un état minoritaire qui prive de tout, car la clandestinité politique n'a pas d'appui, pas d'amis, pas de toit, pas de repos, de paix, elle est dans le besoin constant de l'élémentaire, dans la souffrance incessante de la privation simple. Comment faire ce choix, dont on finit par se moquer faute de l'admettre. Personne ne comprend qu'on choisisse la clandestinité terroriste pour revenir à la vie. Ce n'est pas faute de le dire pourtant : on choisit la clandestinité pour revenir à la vie. Tout se passe comme si on pelletait du sable sur leurs voix. Bon, il est vrai que j'en parle d'un point de vue mythologique – mais je crois saisir l'essence de la chose, puisque j'ai passé mon temps à me « décommander ».

Note après vision du film.

Une bataille après l'autre (2025) de Paul Thomas Anderson. – Un membre priapique de protestant américain, un cul disproportionné de femme hottentote. Le pénis est

d'un flic blanc ; le derrière est celui d'une révolutionnaire noire. Par-delà la lutte des classes, l'un intromet l'autre, invariablement. De l'attraction de ces tumescences naît un enfant qui sera ce que seront les déterminismes de son époque. On en revient toujours aux démanagements fondamentaux et aux États qui en arrondissent les angles par les mœurs. Ce qui change dans l'affaire s'apparente aux expérimentations scientifiques qui nourrissent la conservation sociale. Le prendre à la bonne est bien dans l'esprit des brutes commerciales. Pour rendre compte de la fadeur de tout ça, il faut le regard d'un qui ne se raconte d'histoire que celle qui permet d'aller du matin jusqu'au soir. Combien de fois faudra-t-il vous le répéter.

L'humour ne me soulève pas d'enthousiasme. J'y vois une contrepartie de la défaite : vaincu, on a toujours le droit d'en rire. À partir de ce constat, *Une bataille après l'autre* va de mal en pis. French 75 est un groupe terroriste étatsunien, c'est aussi le nom d'un cocktail au champagne, qui a son origine dans le canon de 75 de l'armée française au cours de la Grande guerre. Multiethnique, composé d'hommes et de femmes dans la tradition révolutionnaire de la guérilla urbaine, en Europe, au vingtième siècle. Non-aligné, sinon sur le loufoque. Di Caprio en robe de chambre cherchant éperdu un mot de passe enfoui sous la drogue et l'alcool. La bande musicale accroche l'oreille, notamment un accompagnement dissonant de quelques notes, genre circularité modale. – J'en ai ma claque de tout ça.

La première minute d'un nouveau jour. Il en guette toujours les premiers signes. Annonceurs de changements. Donc de la présence de la société. Son existence alternative l'en a libéré. Faite de silence immobile. Sans rencontre. Un

hiver au Rayolet. Pense au film vu en salle, hier après-midi : *Une bataille après l'autre* et sa tonalité amusante. L'associe au souvenir d'un documentaire, d'esprit moins ludique, retraçant l'histoire du *Weather Underground*, traduisible par *Météo clandestine* ou *Le temps de la clandestinité*. De là il cascade sur le groupe de jazz de Jaco Pastorius et Wayne Shorter : *Weather Report* qui signifie littéralement *Bulletin Météorologique*. Weather Underground fut une organisation terroriste d'Amérique du Nord. Composée de femmes et d'hommes blancs, la plupart issus de la classe moyenne. Doctrine communiste, indépendante. Période d'activité, la décennie 1970. Terrorisme de « propagande armée » dirigé exclusivement contre les entreprises privées ou les établissements de l'État. Scission progressive en plusieurs tendances. Noyautées plus moins par le FBI. Qui à cette occasion commet des irrégularités. Les dirigeants ou les membres du mouvement sont arrêtés ou se rendent. Certains écotent de quinze à vingt-cinq années de prison effectives. C'est-à-dire que cette peine, ils l'ont faite. Leur nom de *Weathermen* (*Météorologues*) est emprunté à une chanson de Bob Dylan, *Subterranean home-sick blues* (littéralement *Blues de la clandestinité nostalgique*).

...

L'homme long

la poésie t'augmente

#1

Directeur de publication : Jean-Claude Goiri

Ont participé aux relectures et aux corrections de ce numéro :
Gérard Leyzieux, Nathalie Guiganti, Jean-Claude Goiri

Image de couverture (première) : ©Jacques Cauda

Image de quatrième de couverture : ©Sylvie Coupé-Thouron

Maquette & mise en pages : Tarmac

Images Adressez-vous au poète : ©Lord Tanjah

Revue semestrielle éditée par TARMAC éditions

Tarmac éditions
18, rue Edmond About
54000 Nancy
tarmacéditions@free.fr

ISBN 978-2-488563-00-0

ISSN en cours

Textes publiés sous la responsabilité de leur auteur ©L'homme long
Achévé d'imprimer en novembre 2025
Dépôt légal : novembre 2025
Imprimé en Italie

www.tarmacéditions.com



Sylvie Coupé-Thouron

ISBN 978-2-488563-00-0
ISSN en cours

15€



9 782488 563000